

Marie-Jeanne DURRY

L'univers de Giraudoux

Mercure de France, 1961.

JE me rappelle. C'était un univers d'étincellements et d'éveils, un univers de cristal, de prismes, d'aigrettes transparentes. Il se déployait dans une mythologie inédite où le créateur s'appelait l'Ensemblier, le dieu malin Arthur, le tentateur l'Abalstitiel. Il se parait de mots inventés : Glaia pour le sentiment qu'on éprouve quand les feuilles rouges du manguier sont retournées par le vent et deviennent blanches, Youli pour la faim et le sommeil, Aziel pour la caresse des ailes d'oiseau et pour l'amour. Les sources s'y trouvaient à leur jaillissement et vous inondaient d'une eau qui n'avait touché que l'eau. La pluie n'y mouillait pas. La lune y montait aussi haut que peut monter la lune. Les pas y étaient plus rapides que dans la vie, les choses plus agiles et plus nettes. Les chevaux y avaient des éclats d'or au poitrail, et les femmes des paillettes d'or dans les yeux. Elles y ressemblaient à la *Victoire* de Samothrace avec sa tête, à la *Vénus de Milo* avec ses bras. Elles s'y montraient avec des attributs de péri, des iris d'elfe, des nez d'archange, et leur sourire était uni par tant de pourpre à leur pensée que leur éclat faisait paraître meurtri le jour lui-même. Elles s'avançaient vers le monde en figures de proue. Chacun de leurs gestes déposait un diamant, et sur les nappes, au lieu d'égrener des miettes, elles semaient des barrettes, des boîtes en or, des perles. Les bijoux avaient l'air jaillis de leurs personnes. Quand elles faisaient naufrage, elles usaient leurs jours à se poncer les jambes et à les frotter d'une poudre de nacre qui les rendait d'argent. Quand elles n'avaient plus, au-dessus de leur nudité, qu'un grand chapeau, elles étaient pareilles aux longues femmes rosées de Cranach. Toutes auraient pu dire : « *J'ai quinze ans. Et je suis née depuis des siècles, et je ne mourrai jamais.* » Les amants s'étreignaient au point du jour, dans tout ce que le soleil peut offrir de plus rayonnant. Les îles désertes étaient des Eldorados, pleins d'oiseaux rouges, de parfums, d'arbres inconnus couverts d'aliments-rébus. Les morts même, plutôt que des réminiscences et des visions avaient conscience de miroitements, de fragments de lueurs. Tout paraissait possible : marcher sur l'eau, sauter les gouffres, chanter au milieu des lacs ou du haut des cascades. Et lancés au-dessus des forêts comme des torches échangées par des jongleurs, des oiseaux de paradis survolaient l'œuvre.

*
* *

LES jeunes filles, c'est dans les livres de Giraudoux qu'elles ont été en fleur. *Égales aux fleurs en été, égales en hiver à la pensée qu'on a des fleurs*, Juliette, Suzanne, Isabelle, et toutes les autres. Lisses, vernies, « incroyablement exemptes de péché », de toute aventure elles sortaient intactes. Aussi franches d'âme que de silhouette, près de chaque être, de chaque objet, elles étaient comme la clef destinée à le rendre compréhensible. Chaque peuplier frissonnant, chaque ruisseau coulant, chaque ramier attardé s'offrait à elles, et elles savaient que *l'arbre est le frère non mobile des hommes*. Elles avaient la pudeur, la sincérité, la douceur et les hardiesses. Toutes prêtes à tomber dans le piège de la curiosité, ou de la pitié, ou de l'amour, jusqu'à trahir les sirènes, comme Ondine, pour acquiescer à la condition humaine, au délaissement, aux supplices. De plain-pied dans l'existence, vives, délibérées,

avec elles pour que le mystère s'installât sur le moment le plus vulgaire il suffisait d'un rien, d'un geste, d'un silence. En elles les revenants trouvaient leur asile, elles introduisaient dans les corps tangibles quelques gouttes du sang des ombres, elles guettaient, elles écoutaient les morts, et d'eux elles attendaient tout, même la résurrection.

Mais les spectres avaient tort quand ils leur reprochaient leur abandon, et de passer, encore pâles de leur rendez-vous avec les fantômes, aux bras vivants d'un homme. Elles savaient bien, elles, qu'en elles rien ne changerait. Juliette tout aise de se marier « ne se penchait qu'avec inquiétude sur son jeune passé, elle y sentait des ombres qui plus tard deviendraient des lumières, des silences qui deviendraient des voix... Elle sentait l'inconnu travailler sur elle constamment d'un travail qui ne cesserait qu'à sa dernière heure ».

Est-ce leur faute si, au contraire, *tout le connu s'est assemblé et disposé* sur les fiancés et les maris que leur donne Giraudoux ? Elles sont la légèreté, ils sont la pesanteur de l'univers. Ils sont les contrôleurs des poids et mesures et les polytechniciens. Ils sont les hommes les plus provinciaux de l'infini. Impossible de situer leurs chaussettes dans Sirius, leurs moustaches dans l'étoile du matin. Même quand ils sont chevaliers errants ils restent un peu lents, un peu niais, ils ne sont pas faits pour les aventures. Au sein de l'île où Suzanne se donne des lits de plumes dans des cavernes de corail blanc, ils s'entêtent aux besognes pauvres, coupent des madriers, bâtissent une hutte, et tout environnés de la solitude et de la bonté gravent en latin : « Méfie-toi de toi-même. » Elles, leurs nefs appareillent, leurs ailes s'ouvrent, leurs nageoires battent, eux, ils sont pris entre toute la nature et toute la destinée, comme des rats.

Mais c'est pour cela qu'elles les aiment : « Gérard sans passé, Gérard sans mystère », Gérard avec « sa vie humaine si nettement délimitée entre les limbes et les enfers » et qui semble s'être fait homme pour Juliette, s'être arraché pour elle à l'éternité. Elles savent qu'ils mentent, que ceux qui sont beaux sont laids, ceux qui sont courageux, lâches. Quand ils leur disent qu'ils les aimeront toujours elles entendent le mot trahir naître dans les eaux. Elles les acceptent, comme elles acceptent l'humanité, *ce milieu où l'on oublie, où l'on change d'avis, où l'on pardonne*, comme elles acceptent la souffrance : « ...choisir dans cette terre couverte de beautés le seul point où l'on doit rencontrer la trahison, l'équivoque, le mensonge, et s'y ruer de toutes ses forces... Plus on souffre, plus on est heureux. Je suis heureuse. Je suis la plus heureuse ». Elles vont jusqu'à proclamer que « le seul homme digne d'être aimé est celui qui ressemble le plus à tous les hommes, qui a la parole, les traits de tous les hommes, qu'on ne distingue des autres que par des défauts ou des maladresses en plus ».

Car si elles ont leur place entre la biche et l'élan, entre le milan et la mouette, si, de leur regard infaillible, elles voient ce que les autres pensent, et si pourtant *elles créent même sans l'enfantement, et d'elles-mêmes, des êtres toujours plus grands qu'elles*, elles ont conclu un pacte total avec la vie et la chérissent dans ce qu'elle a de plus humble. Parce que toute leur impulsion les emporte vers des cimes immatérielles, leur instinctive sagesse les ancre aux tâches et aux choses du sol. L' « humanité mâle », quand elle croit construire détruit, ne bâtit des quais qu'en détruisant des rives, et ne s'occupe ainsi qu'à une « entreprise universelle de démolition ». Mais Ondine fait de la pâte brisée, lie amitié avec l'escabeau, la cuiller et, sœur des éléments, se met à aimer le feu à cause des chenets et des soufflets, l'eau à cause des brocs et des éviers. Edmée émerge du sommeil pour puiser des cornichons dans un pot de grès ou ranger des bocaux dans les armoires. Alcmène admet toutes les péripéties nécessaires de la naissance à la mort, y compris les repas de famille. Elle voit à leur vraie taille les fruits, les araignées, goûte les joies à leur vrai goût, et elle ne veut pas même être immortelle. Si elles content des légendes, elles y parlent de ce qui n'est pas légendaire, argenterie de la bûcheronne, lissage des plumes de l'oiseau bleu; elles introduisent dans le domaine féérique la pluie, le vent, la boue. Elles ont ce *cœur de femme de ménage qui s'épanouit dans toute femme*

maternelle ou amoureuse. Créatures interstellaires, qui ont choisi la terre, elles dorment et vivent avec l'homme, créature terrestre.

*
* *

ELLES l'abandonnent aussi. Elles sont les plus belles, les meilleures, mais faites d'un métal qui se volatilise. Ou elles disparaissent, non pas comme si elles étaient absentes mais comme si on les avait gommées. Les deux larmes qui soudain roulent sur le visage de Juliette parce qu'elle ne peut loger Gérard dans aucun des espaces où elle se meut, voici qu'après des livres et des années, au milieu de sa quiétude, entre son mari et ses deux enfants, le soir même où ils fêtent son anniversaire, alors qu'elle respire avec les trois êtres qu'elle préfère et qu'elle est la plus aimée des quatre, et des quatre aussi celle qui aime le plus, ces deux larmes, dans une torsion, dans un affaissement de tout l'être, dans une angoisse, larmes de sang, mais qui n'en sont pas moins transparentes et pures, grossissent au centre des prunelles d'Edmée. Alors elles partent, pour un jour, pour une nuit, pour un mois, pour longtemps, Suzanne vers le Pacifique, Juliette de Gérard vers le pays des hommes, Eglantine des jeunes gens à qui sa jeunesse semblait promise vers la patine et la dévotion des vieillards, Maléna d'un monde inoffensif et anodin vers celui de la pauvreté, de la guerre et des monstres, Isabelle vers les apparitions, Edmée du lit conjugal vers un lit sauvage, vers l'oisiveté d'un jardin et la solitude. Humainement comblées, tout à coup elles ne peuvent plus reléguer dans une partie insensible du cœur leurs divagations et leur prescience d'un bonheur inhumain. Elles fuient.

Mais leur fuite est vaine et les ramène à ce qu'elles ont fui. Même lorsqu'elles multiplient les départs et, comme Edmée, vont du jardin à la chambre d'hôtel, de l'hôtel à Hollywood, d'Hollywood à l'amour interdit, de lui à San Francisco, et de San Francisco à la maison d'Hermine, les départs n'aboutissent qu'aux retours. En cet univers d'évasions une seule femme s'est vraiment évadée : c'est Bella, et dans la mort.

Par cette impossibilité de réussir l'évasion, elles rejoignent les hommes. Il y a plus d'élues, il n'y a pas seulement des élues dans la création de Giraudoux: parfois il fait choix d'un homme. Alors celui-là aussi, inconsciemment ou consciemment, essaie de s'échapper mais revient à ce qu'il était et à ceux qui l'étaient avec lui. Même l'amnésie n'arrache que pour un temps Siegfried à Forestier. Inutilement Fontranges cherche à émigrer dans la maladie et Jérôme Bardini a trois incarnations dans un livre qui est un chassé-croisé d'esquives. Pour ressaisir les hommes ainsi que les femmes, il suffit de rapprocher d'eux aussi près que possible le bruit de leur vie habituelle. Il ne s'agit pas de les ramener à eux, mais de les ramener à nous.

*
* *

C'EST qu'elles ont, c'est qu'ils ont une conception de l'existence qui les rattache à elle en dépit des sortilèges et des appels. Si les femmes sont des « femmes à histoires », de celles qui sauvent le monde de l'égoïsme mais aussi du bonheur, de celles qui s'acharnent à la justice, à la générosité, au devoir, de celles que sculptent l'insomnie, la jalousie, l'amour, la mémoire, la vérité, elles sont Électre, elles appellent le désastre, elles lâchent les Érinyes. Femmes et hommes, pour aider les choses à s'arranger dans la vie ils se disent qu'il ne faut pas toucher aux bornes de la vie humaine, que sa grandeur est d'être brève et pleine entre deux abîmes, son miracle d'être colorée, saine, ferme, entre des infinis et des vides, et que chaque vivant doit être un garde aux portes de la raison. Ils ne sont pas de l'espèce qui cherche à administrer la preuve que les esprits n'existent pas, que le monde invisible n'existe pas, mais au fond d'eux-mêmes ils se défendent contre les dons trop précieux. Ils usent de précautions qui sont

leurs principales règles de conduite : ne toucher la vie que légèrement, être amants sans en avoir l'air, pieux mais discrets envers Dieu. Et de leur vérité Giraudoux fait celle de la France : « Elle a trouvé la raison de l'homme dans l'homme. Cela ne veut pas dire qu'elle attribue à l'homme la responsabilité et les mérites de son existence et de l'existence du monde; au contraire c'est une conception modeste, sensible et, en même temps, pleine de réserve vis-à-vis des êtres géants ou des êtres minuscules auxquels cette civilisation reconnaît pleinement le droit d'exister. Elle n'est pas une formule de métaphysique qui consiste à faire de l'homme un dieu et lui conseille une vie d'ambition et d'effort. Elle n'est pas une formule matérialiste qui consiste à faire de l'homme un néant et lui dicte une vie de renoncement. A mi-chemin de ces deux extrêmes elle a trouvé le rapport exact de l'homme par rapport à la planète, de l'homme par rapport à la longueur de sa vie, par rapport aux joies et aux souffrances qu'il peut éprouver en ce bas monde. » Seuls les êtres humains ont contracté avec la terre les conventions qui leur permettent de se résoudre à la vie de la terre. Si leurs évasions sont manquées, les sirènes et les fantômes échouent de même, qui veulent s'évader vers l'humanité. Ondine doit redevenir ondine et le spectre redescendre dans le royaume des morts.

Un jour viendra, de malédiction et de ruine, où Giraudoux sentira son univers s'écrouler, où, parmi des *concetti* encore malgré tout, du couple créé pour l'union il proclamera la désunion, l'impossible entente, la haine d'autant plus âpre que l'amour a été plus ardent, l'effroyable contestation qui continue au-delà de la mort. Alors il fera tomber la foudre : il écrira *Sodome et Gomorrhe*, fin du monde; « une des fins du monde » - comme, spirituel sous la pluie de feu même, il ne peut s'empêcher de dire, - puisque jusqu'à nous, le monde n'a jamais fini que pour recommencer.

Mais avant cette négation au seuil de sa propre mort, il avait dit oui à notre destin. Il avait fait exister le couple parfait. C'est Jacques et Maléna quand après s'être touché le visage de tant de regards, de tant de caresses, après avoir épuisé tous les moyens qu'ont les aveugles et les voyants de se connaître, après s'être perdus aux bras mêmes l'un de l'autre, après n'être pas arrivés à se retrouver, ils se retrouvent pourtant et sentent retomber sur eux en joie tout ce à quoi ils avaient, ou plutôt elle avait, renoncé en angoisse et en douleur; quand ils ont soudain un instant leur vraie figure et conviennent sans échanger un mot que la Providence sait tenir la balance égale entre l'être et le néant. C'est surtout Hector et Andromaque eux qui connaissent qu'on ne s'entend pas dans l'amour, qu'ils sont le contraire l'un de l'autre, qu'ils passent leurs journées ou à se vaincre l'un l'autre ou à se sacrifier, mais qui connaissent aussi, elle que si Hector n'était pas son mari elle le tromperait avec lui-même, que s'il était un pêcheur pied-bot, bancal, elle irait le poursuivre jusque dans sa cabane, étendue parmi les écailles d'huîtres et les algues, lui qu'il est un homme jeune, avec une femme jeune, un enfant à naître, et qu'à cause de cela il possède la joie de vivre, la conscience de vivre, l'élan vers ce qui est juste et naturel, lui qui supporte d'être giflé par Oïax, elle d'être embrassée par Oïax, et elle d'être fière de la gifle, et lui de ne pas tuer pour le baiser, afin que n'ait pas lieu cette guerre de Troie qui aura lieu quand même, et dont ils savent qu'elle aura lieu, portant sur eux toute la misère du monde.

*
* *

MAIS la misère du monde, Hector et Andromaque sont presque uniques à la porter. Giraudoux était-il léger ? Que n'attendait-on pas de lui quand il prit en main les services de l'Information! D'abord une radio sincère, et il la promettait; qui ne dirait pas toute la vérité, mais rien que la vérité. Nous fûmes gratifiés au contraire de cette propagande qui n'avait pas même le mérite de la nervosité et de l'audace et qui fut, pendant toute la sinistre « drôle de guerre », un magma informe où les mensonges étaient comme envasés dans l'inertie et la

veulerie. De cela Giraudoux n'était sans doute pas responsable. De ses propres paroles il l'était, hélas! On est triste en se souvenant des improvisations qui inaugurèrent son rôle d'informateur, de la scène, par exemple, où par sa bouche parlaient successivement à un Hitler déjà hanté d'un pressentiment de catastrophe les généraux nazis, les amiraux, les ministres, dont chacun n'apportait au Führer que des admonestations et des promesses de désastre. C'était au moment de la conquête de la Pologne... Non seulement son activité d'écrivain avait été doublée par son activité de diplomate, tout mêlé à la vie extérieure de son pays, mais comme écrivain même il avait fait des choix militants, - choix de Siegfried, tôt dans sa carrière, - et pris des positions qui étaient des candidatures. Avoir écrit en 1939, avant la guerre, *Pleins Pouvoirs* et indiqué là, souvent avec énergie et lucidité, quelques-uns des problèmes français, ne permettait aucune neutralité après 1940. Mais comment, dès 1939, ne tressaillait-on pas devant les erreurs que Giraudoux dispensait auprès des vérités ? Il niait que « le problème français actuel » fût dans la coexistence en Europe de la France et des pays totalitaires : « A mon avis c'est une grande erreur. Croire que le combat que nous avons à livrer est un combat de démocratie contre tyrannie, c'est accepter une confusion dangereuse. C'est rejeter sur une Allemagne et sur une Italie qui n'y sont pour rien la responsabilité d'un souci mortel, mais purement interne ». Ou bien il lançait des affirmations dont le proche avenir allait démentir tragiquement l'inconsistante folie : « La préparation de la guerre, dans une nation que la menace ou le péril unifie comme la nôtre, est l'opération la plus aisée et celle qui demande le moins d'imagination.

» Contrairement à ce que l'on peut croire, ce sont les situations extrêmes qui se supportent le mieux sans le génie et l'invention, car il y est suppléé par le dévouement et la passion d'un pays mobilisé... » Encore une fois : hélas! Danseur qui faisait des pointes sur une corde tendue entre la terre et le ciel, il manquait à cet Ariel le juste balancier. Il avait découvert sa formule idéale : « Je pense que c'est le privilège de l'écrivain digne de ce nom de trouver, pendant les temps heureux, ses concitoyens dotés d'une vision par trop réelle et pratique, ce qui lui donne l'occasion de les approvisionner en fantaisie et, dans les moments fatidiques, de les voir illuminés et imaginaires, ce qui lui permet de distribuer la vérité. » De ce programme, il ne sut accomplir que la moitié heureuse.

C'est que, pour sauver le monde dont on a l'air de tout à coup découvrir les tares et dont, pour ne pas se contredire, on déclare qu'il a dégénéré, ce n'est pas assez d'ériger en tribunal un cénacle de vieilles carabosses, pas assez que la plus prestigieuse d'entre elles, merveilleusement intelligente, bienfaisante et sensée sous l'enveloppe de décrépitude et de loufoquerie, ouvrant une trappe qui n'est pas celle d'Ubu, mais celle de la justice triomphante, y engloutisse tous les méchants !

Héroïsme dans une époque sanglante, triomphe de la raison, ou peut-être manque, limite, il y a dans l'œuvre de Giraudoux une incapacité à la souffrance.

Luttant contre le découragement Suzanne s'interdit de *prendre au tragique* la vie. Contre tous la Folle de Chaillot affirme que « le monde est beau et heureux » et si on lui prouve le contraire, que l'époque des esclaves va commencer, que les mecs ont corrompu jusqu'à l'air, elle y met bon ordre, ne pouvant tolérer un monde, où l'on ne soit pas heureux du lever au coucher ! Où l'on ne soit pas son maître ! ». Même quand on n'est qu'une plongeuse, dans un café, - et l'on rend à ce mot de plongeuse sa poésie, - pour adorer, la vie, la mort, il n'est que de se répéter : « Je déteste ce qui est laid, j'adore ce qui est beau... Je déteste les méchants, j'adore la bonté... Je déteste le soir, j'adore le matin... Je déteste le diable, j'adore Dieu... J'adore la liberté, je déteste l'esclavage... »: il n'est que d'être amoureuse.

C'est une volonté et qui fait partie de l'entente que ces personnages maintiennent entre eux et l'existence. Quand la Folle choisit dans un coffret de son bric-à-brac de pauvre ses cheveux du jour et prend son dentier dans la seule coupe qui lui reste, elle se trouve « un peu dépaysée dans ce bas monde ». Mais, dit-elle, « pour que vous vous sentiez appelée par la vie, il suffit

que vous trouviez dans votre courrier une lettre avec le programme de la journée ». Comme personne ne la lui écrirait, cette lettre, elle a la prudence de se l'écrire elle-même la veille, avec les consignes salvatrices, « reprendre les jupons avec du fil rouge, repasser les plumes d'autruche » Laver ensuite le vieux visage à l'eau de rose, l'encroûter d'amidon pur, se couvrir de tous les colifichets, de broches, de boucles d'oreilles, de pendentifs; au besoin si, dans tous les miroirs, c'est l'image d'une horreur qui vous regarde, faire désencadrer les miroirs pour enlever l'image, il n'en faut pas plus - pas plus que ce courage, que cet entêtement au bonheur - pour être à nouveau parée, forte, et pouvoir repartir.

Mais cet héroïsme, cette volonté, c'est aussi un désir de s'aveugler, un refus instinctif et concerté de se coller avec le vrai. *Ce monde en laque et en obsidienne n'acceptait pas plus le chagrin que la pluie* : les continents de Giraudoux ressemblent à cette île. Jacques prétend qu'il est prêt pour les grands moments, les grandes époques, et qu'il a la divination des crises; pour aller au-devant d'elles, il se libère de la femme qui l'aime, de l'amour, mais ne rencontre qu'une nouvelle femme à aimer et un nouvel amour. Maléna, pour se grandir et devenir égale à son idée de l'amour cherche la misère et les misérables, mais « jamais l'impuissance à souffrir n'a tant éclaté sur une créature ». Malgré Giraudoux, jamais Simon ne méritera de s'appeler le Pathétique. Toutes les fuites, comme celle de Bella, sont des *invitations à la tragédie*, mais, avant *Sodome et Gomorrhe*, il n'y a guère que Bella pour rencontrer l'invitée au rendez-vous. Encore Giraudoux trouve-t-il alors moyen d'esquiver l'agonie : premièrement en la rendant décorative, deuxièmement en l'escamotant par la familiarité d'un mot d'abord, par la prétériorité ensuite, ensuite encore par le recours aux accessoires, et enfin par un rajeunissement. Le voici dans ses habiletés pour une ombre : « Je la vis soudain pâlir, fermer les yeux, tomber à genoux, puis en arrière, puis glisser, encore un peu inhabile à ces gestes suprêmes décomposant sa chute, l'inscrivant au ralenti dans nos yeux.

» Tel est le truc que trouva Bella pour libérer mon père de la prison : se rompre une artère. Un jour j'aurai le courage de vous dire ce que fut la mort de Bella...

» Chaque geste par lequel l'un de nous voulait arranger l'oreiller ou le drap faisait tomber du lit ou y révélait un objet de fillette, une poupée derrière le traversin, une médaille de pension, un collier de chien. Dans son visage aussi, si on la forçait à boire, à respirer, se formaient des traits puérils. Toute son enfance sortait d'elle, au moindre heurt. Jamais on ne verra un être humain s'approcher avec plus de modestie de la mort. »

Que laisse-t-elle en s'en allant, la belle ? A son amant dont elle a serré la main jusqu'à minuit avec la force d'un cadavre, une impression de bien-être, de liberté, parce qu'elle le lâche. A son père, que la mort d'un fils avait écrasé, l'ensoleillement d'une intimité posthume, *la révélation qu'il y a des morts féminines, qu'il y a une mort féminine pleine de douceur*.

*
* *

ENCORE, là, se glisse-t-il comme une tendre caresse. D'ordinaire on ne perçoit qu'une sorte de jeu abstrait. J'ai du mal à l'avouer, mais je le dois. Tout cet enchantement de Giraudoux, et tout cet univers de féerie, et tout cet univers d'humilité, et cette philosophie qui est la justification d'un parti pris, c'est dans la mémoire qu'ils s'éveillent plutôt qu'ils ne renaissent au contact même de l'œuvre. Il faut que le souvenir ait réduit celle-ci à l'essentiel, que soient tombés dans l'oubli toute la part tintante, toute la part gratuite, les *concetti* et les acrobaties, les marivaudages et les raffinements, le fin du fin et les visibles trapèzes, pour que dans un chatolement, dans un déliement miraculeux ne subsiste que *l'illusionniste sans matériel dont la sorcellerie est si naturelle*.

Au fond rien n'est moins naturel que cette création et ces créatures. Tous sont trop intelligents, même les sots, tous trop bavards, même les silencieux. A peine ont-ils de la

sensualité. Les plus simples cultivent le paradoxe, et Andromaque se résignerait à la guerre qu'elle donnerait sa vie pour éviter, si seulement l'existence du fils qu'elle porte en elle et l'existence d'Hector n'allaient pas se jouer sur l'hypocrisie et le simulacre, si Hélène aimait Pâris; l'horreur ne lui paraît plus dans le meurtre et le carnage mais dans la pensée que « tout va souffrir, mourir, pour un couple officiel, que la splendeur ou le malheur des âges, que les habitudes des cerveaux et des siècles vont se fonder sur l'aventure de deux êtres qui ne s'aimaient pas ». Les plus ignorants induisent et déduisent et parlent par métaphores. Les plus sensibles sont insensibles et les plus humains parfaitement inhumains dans leur griserie de mots et les ballets de leur dextérité. Pourtant ils ne sont pas tous inventés. Le réel leur a fourni des traits. Il y a même des clefs à beaucoup d'entre eux, aux Dubardeau-Berthelot, à Rebendart-Poincaré, à Brossard-Briand. Mais l'émotion, jamais on ne la rencontre à sa source dans cette œuvre de luxe. C'est cela : combien de fois sommes-nous émus en lisant Giraudoux ? A la dernière scène de la Guerre de Troie; devant les syncopes de Brossard et la lutte de son corps et de son expérience contre l'invincible maladie; quand, dans la nuit, après ses deuils, Fontranges sanglote subitement, couché près d'une fille. Et comme ils sont laborieux, ces personnages, dans leur stérile recherche du malheur qui leur échappe alors qu'il ne rate jamais les vrais vivants. Il y a, entre eux et la vie, tout l'écran de la culture : la chambre de Juliette et celle de son oncle sont séparées par une bibliothèque, et ils s'écoutent dormir non pas à travers leur affection pour l'autre, comme ils le croient, mais leurs lectures : elle à travers une cloison de Racine, de Beaumarchais, de Baudelaire, lui à travers Eugène Sue, Voltaire et Pixérécourt. Il y a autour de cette œuvre, des murs de givre. Il y a, autour de ces silhouettes animées une forêt de Brocéliande traversée par les rayons d'idées trop adroites, émondée par une indifférence essentielle.

*
* *

GIRAUDOUX a côtoyé la vie. Il a côtoyé la grandeur; il s'approchait d'elle comme du drame antique, comme, d'Amphitryon, il esquissait un entrechat vers Homère, ou les Atrides, ou les Gracques. Par instants quelque grande image jaillissait de sa lanterne magique, et c'étaient les Dubardeau, seuls dans l'ingratitude et l'abandon, qui, de la hauteur dominant la Seine faisaient des signaux au dernier homme; c'était Fontranges, ce dernier homme, et que Giraudoux enveloppe d'une prédilection exceptionnelle chaque fois qu'il apparaît, tourné vers Églantine qui s'offre et qu'il ne touche pas, dans leur double sommeil côte à côte et séparés : « Tous deux avaient le bras autour de la tête et ils semblaient supporter un pesant fardeau, comme d'ailleurs tous les humains, debout ou couchés, assis ou à genoux, cariatides du vide... »

Mais d'ordinaire la grandeur se fragmente en détails. Tout devient parcellaire. Un coin d'Éva fleurit pour Jean de façon imprévue, tandis que Philippe regarde sur Bella *le seul coin de chair qui fût fatigué, qui portât trace de la vie, ses paupières*. Dans chaque être, un désaccord accidentel ou fondamental divise des parts distinctes, et Maléna sent tranchée en une moitié de reine et une moitié de victime la femme simple et tranquille qui n'arrive plus un moment en elle à se rejoindre et refondre. Regardez celle que ses amies appellent tantôt par son nom de famille et tantôt par son prénom, selon qu'il s'agit de sa personne physique ou de sa contraire éthérée. Ou celle qui s'amuse à être successivement deux femmes, la première toujours nue, la seconde harnachée d'orchidées, - l'une qui marche sur la pointe des pieds, l'autre sur le talon, - et elles ne laissent pas les mêmes traces, - l'une innocente et l'autre perverse, et leurs bouches ne laissent pas la même empreinte dans les fruits. Ou celle qui, assise malgré elle dans une auto en face de l'amant qu'elle évite, garde pur le haut de son corps, sa conscience, sa vie, et ne lui abandonne que des jambes insensibles.

Dormir sur la mousse qui teint en rouge, se relever avec une moitié de soi colorée pour la semaine, séparée en deux par une ligne capricieuse, vivre à *cloche-pied* entre elles et elles-mêmes, voilà ce que les femmes de Giraudoux font de la dualité de l'être. Avoir deux jambes inégales, le côté gauche qui vieillit comme *Zelten*, ou, à droite, une moustache-antenne invisible qui donne la seconde vue et la seconde ouïe, une main sèche et une main humide, comme le chambellan, un œil bleu et un œil brun, comme Juliette, voilà ce qui reste, chez Giraudoux de *l'homo duplex*, du duel entre le corps et l'esprit, du dialogue d'Animus et d'Anima.

Il rencontre à chaque détour des phrases définitives. « Il n'y a que les accoucheurs dont le rôle soit de voir naître des hommes. Tous les autres sont faits pour voir mourir. » - « Depuis que je t'aime, ma solitude commence à deux pas de toi. » - et pourquoi citer ces deux-là seulement alors qu'il y en a des centaines ? Mais presque jamais ne se pose autour d'elles ce je ne sais quoi, cette douceur, cet intervalle, ce silence, où les sons et les pensées prennent leur velouté. Tout se succède dans un cliquetis, une percussion, presque dans un caquetage. Quand Giraudoux a-t-il renoncé à une énumération, à une antithèse, à un rapprochement improvisé, à l'amusement de donner aux choses ce qu'elles n'ont pas, le frisson à l'arbuste le plus rigide du Massif Central, l'odeur aux marguerites, la transparence aux ardoises ? Et ces mensurations, tout à coup, au centimètre, au milieu d'un espace sans dimensions ? Et ces rythmes binaires, et ces rythmes ternaires surtout, sur lesquels ses fils et ses filles, créatures, idées, forment leurs carrousels et dessinent leurs voltes ? Béni soit-il, au reste, ce sempiternel trois par trois, puisqu'il aboutit aux trois questions posées à Ondine, et qui, par le grotesque, atteignent au sublime :

« Ondine, quand cet homme-là a couru, que fais-tu ?

- Je perds le souffle.

- Quand il s'est cogné, pris le doigt ?

- Je saigne.

- Quand il parle, quand il ronfle dans son lit...

- J'entends chanter. »

Lui qui a, du moins, renoncé aux adjectifs, quand a-t-il renoncé au cocasse qui n'est que cocasse, aux préciosités, aux inutilités, à « ces petits animaux qu'on met sur un sentiment qui flotte comme un presse-papier, le blaireau sur la malice, l'hermine sur la douceur » ?

*

* *

C'EST une terrible pesée que celle d'une création quand n'est pas très loin encore celui qui l'a créée. Entre la vie et la mort, entre la vie éphémère des œuvres de l'instant et la survie des chefs-d'œuvre, quelle est la *Thémis* assez rigoureuse et assez subtile, assez rebelle aux prestiges, assez perméable aux beautés, pour oser prononcer les mots qui n'appartiennent qu'au temps ? - Giraudoux allait-il se concentrer ? Il l'avait fait déjà en passant du roman au théâtre, en réduisant *Siegfried et le Limousin* aux quatre actes de *Siegfried*. Il l'avait fait une fois, dans cet article sur Racine qui laisse regretter en lui un grand critique et qui contenait le meilleur de la substance du livre, après lui, de Thierry Maulnier, mais Maulnier s'est imposé par l'affirmation et le dogmatisme, tandis que Giraudoux avait tout dit en quelques pages. Parce qu'il avait quelques pages seulement, le Racine de Giraudoux est une victoire; parce qu'il en a quelques cinquantaines, son *La Fontaine* est un échec.

Giraudoux a cédé aux tentations, tentation de l'esprit, tentation du scintillement, tentation des moyens de parvenir, tentation de la facilité. « C'est si facile d'écrire », confiait-il à un de ses amis, dont je le tiens. Il se mettait à sa table, juste avant d'aller au Quai d'Orsay, et d'une minute naissait une page. On l'accuse de recherche. Il ne la recherchait pas, il la trouvait : c'est

elle, chez lui, qui était spontanée. Il aurait pu, en cherchant, trouver la simplicité. Il n'a pas pris la voie étroite. Il faisait du Giraudoux, il n'a pas fait Giraudoux. Un homme, le plus étonnant, je crois, que j'aie connu, qui unissait tout l'espace russe à toute la *Weltanschauung* allemande, qui y mêlait encore toute l'acuité psychologique française, Bernard Groethuysen, me donnait un jour cette définition : « Gide est une création de Gide ». Giraudoux n'est pas une création de Giraudoux. Et quelqu'un que j'aime beaucoup me disait, en ouvrant avec moi *Siegfried* : « Ça nous a fait tant de plaisir. Ça nous en fera tant encore. » Oui, Giraudoux nous a comblés de plaisirs. Il nous a enchantés. Il a laissé en nous un sillage phosphorescent. Mais je ne suis pas sûre qu'il me reste, dans dix ans, le courage de relire Juliette, au pays moins des hommes que des complications arbitraires.

Y a-t-il là une fin, l'extrême pointe d'une civilisation qui ne peut plus se libérer de soi ? Un commencement plutôt, je le voudrais. Si Marivaux n'est advenu tout à fait qu'en Musset, Marceline Desbordes-Valmore qu'en Verlaine, une part de Mallarmé qu'en Valéry, en qui, au siècle où nous ne serons plus, Giraudoux adviendra-t-il ?